

**PROGRAMME
SPORT ET RELATIONS
INTERNATIONALES**

LE SPORT DEVIENT-IL MILITANT ?

Entretien avec Mickaël CORREIA /

JOURNALISTE,
AUTEUR DE « UNE HISTOIRE POPULAIRE DU FOOTBALL » (2018)

Réalisé par Estelle BRUN / Assistante de recherche à l'IRIS

JUIN 2020

OBSERVATOIRE GÉOSTRATÉGIQUE DU SPORT



LES SPORTIFS ET L'ACTIVISME

Dans votre ouvrage *Une histoire populaire du football (2018)*¹, vous présentez le football comme un instrument de résistance et un espace d'émancipation. Aux États-Unis, d'autres sports tels que le football américain ou le basketball ont été utilisés par des athlètes pour lutter contre le racisme dans la société américaine. Plus récemment, de nombreuses personnalités sportives, clubs et ligues ont pris la parole pour dénoncer les violences policières et exprimer leur soutien au mouvement Black Lives Matter.

IRIS : Qu'est-ce qui peut expliquer un tel engouement militant, aujourd'hui, contre le racisme aux États-Unis, notamment au sein de cercles sportifs européens ?

MICKAËL CORREIA : Plusieurs éléments qui se croisent peuvent expliquer le soutien des athlètes européens au mouvement *Black Lives Matter*, suite à l'affaire de George Floyd. Déjà parce qu'il y a beaucoup de sportifs racisés dans l'industrie sportive européenne. En fait, cela les touche, je pense, directement et d'autant plus qu'ils sont issus aussi – encore plus dans le football – de quartiers populaires. Cette question des violences policières sur des personnes non blanches, c'est quelque chose qui leur parle et qui peut résonner avec leur histoire personnelle, leur vécu.

Si l'on recentre sur le football en Europe, le racisme est encore extrêmement présent. Dans ce sport, on voit très régulièrement qu'en Italie, en Espagne, aussi en Europe de l'Est, les tribunes sont encore gangrénées par le racisme. Cette question du racisme est extrêmement présente dans l'industrie du football en Europe. En effet, le football – et c'est tout le travail que j'ai fait à travers le livre – et le sport constituent un miroir, en tout cas un miroir grossissant, de la société dans laquelle on vit. Aujourd'hui, la question des violences raciales est devenue un sujet majeur.

Ensuite, nous sommes aussi dans un contexte de libération de la parole. Le mouvement #MeToo a atteint le domaine du sport, et est en train de libérer la parole sur les violences sexuelles – comme dernièrement dans le patinage artistique. Ce contexte de libération de la parole croisée avec le fait que le racisme soit encore très présent dans le sport - domaine dans lequel de

¹ Correia, M. (2018). *Une histoire Populaire du football*. Paris : La Découverte.

nombreux sportifs sont racisés - constitue un croisement, un terrain qui fait qu'il peut y avoir un engouement autour de *Black Lives Matter*.

À cela, il faut ajouter l'existence d'une pression publique, notamment *via* les réseaux sociaux, qui permettent aussi d'interpeller directement les sportifs. Le public européen a de grosses attentes en termes d'engagement de la part des sportifs. Le plus frappant c'est le soutien affiché par Kilian Mbappé à George Floyd. Suite à ce message, beaucoup sur les réseaux sociaux ont fait référence à l'affaire de violence policière à Bondy à l'encontre du jeune Gabriel de 14 ans, et ont reproché à Mbappé de soutenir ce qu'il se passe aux États-Unis, mais pas dans sa ville d'origine. Quelques heures après, il a affiché son soutien à Gabriel. C'est quelque chose d'assez inédit pour un joueur comme Mbappé. Layvin Kurzawa, lui, était dans les cortèges parisiens pour soutenir le comité Adama Traoré le 2 juin. C'est fou d'y voir un joueur, qui en plus ne s'affiche même pas. Donc oui, c'est nouveau.

Pour terminer, sur le fait que le mouvement *Black Lives Matter* soit très diffusé au sein des cercles sportifs, ce message-là, « *Black Lives Matter* », est repris partout et notamment dans l'industrie du sport qui se l'est vite réappropriée, mais sans mettre en avant un message de radicalité politique contre les violences policières, contre le racisme systémique ou contre la dimension coloniale de ces violences. L'industrie du sport, en fait, a tout à jouer avec cette carte contre le racisme, car il entache vraiment ce business. Aujourd'hui, les grandes enceintes sportives sont un des rares lieux où le racisme est encore exprimé de façon radicale. Il y a encore des images où l'on voit des supporters faire des saluts nazis ou des cris de singe, et ce sont des images encore extrêmement violentes qui choquent énormément. On a vu, très tôt, des équipes de football en Bundesliga poser le genou à terre avec le message « *Black Lives Matter* ». Encore plus récemment, le 17 juin lors du match Arsenal-Manchester City, avec Arsenal qui a floqué dans le dos des footballeurs ce slogan. C'est un slogan qui est très puissant, mais, s'il est dénué de sens politique, peut vite être dénué de sa qualité.

IRIS : Comment la lutte contre le racisme s'est-elle exprimée dans l'histoire du football français ?

MICKAËL CORREIA : Elle est très peu présente. Pour parler du football en tant qu'institution, la Fédération française de football (FFF) demeure un bastion raciste pour moi. Il ne faut pas oublier

qu'en 2011, il y a eu l'affaire des quotas discriminatoires après que la FFF ait tenté de mettre en place des critères ethniques pour sélectionner les joueurs. À la fin de l'année 2019, sur Mediapart, j'ai encore démontré que la FFF est la seule fédération de football européenne qui met encore énormément de freins administratifs pour accueillir chez elle des jeunes migrants isolés, des mineurs en attente de jugement. À travers ces deux affaires, on voit vraiment que la FFF est encore déconnectée des grandes questions sociales actuelles. Au niveau des clubs, il y a eu aussi le Paris Saint-Germain, il y a très peu de temps, qui a été pointé du doigt pour avoir mis en place des quotas ethniques dans ses repérages de joueurs. On voit que ces discriminations sont ancrées au sein de ces grandes institutions et qu'elles se traduisent par des mesures concrètes.

Dans l'histoire du football français, le point de débat perpétuel est la question de la sélection nationale, qui va vraiment cristalliser cette question d'identité multiraciale de la France. Des années 1950 aux années 1980, on valorisait le bon joueur immigré avec les figures comme Raymond Kopa, perçu comme l'ancien mineur polonais qui s'est intégré par le travail, ou avec des joueurs comme Michel Platini qui ne mettait pas forcément en avant son identité immigrée italienne. C'était une question d'intégration silencieuse, sans débordement. Ensuite, il y a eu la grande illusion Black-Blanc-Beur de 1998 qui a plutôt joué cette fausse fête de l'intégration, qui laissait transparaître une France multiculturelle tout en cachant tous les problèmes profondément enracinés dans la société. L'illusion s'est terminée quand le Front national, en 2002, arrive au second tour des présidentielles. En 2010, avec l'affaire Knysna et les joueurs qui sont perçus par certains comme des racailles de banlieues, on tourne définitivement la page du mythe Black-Blanc-Beur. Plus récemment, en 2018, la victoire des Bleus à la Coupe du monde représente un peu aussi une jeunesse multiraciale qui a réussi, mais qui a été rapidement désamorcée politiquement et intégrées aux valeurs libérales en vogue : le dépassement de soi, réussir par soi-même malgré d'où l'on vient, etc. On voit comment au long des décennies cette question du multiculturalisme de l'équipe de France a toujours épousé les débats qui avaient lieu dans la société française.

Pour revenir au niveau amateur, le racisme est aussi toujours extrêmement présent. En septembre dernier, par exemple, il y a eu l'histoire d'un club, publiée dans Street Press, qui a révélé l'horreur vécue par des joueurs d'un club amateur à Pamiers en Ariège, venant de quartier populaire, et qui avaient dû quitter et dissoudre l'équipe tout simplement parce qu'ils ont été victimes de racisme de la part des arbitres, des supporters et des autres équipes.

Enfin, au niveau des joueurs professionnels, on a la chance d'avoir des joueurs qui peuvent être le porte-voix de cette question antiraciste. Par exemple, Christian Karembeu avait refusé de chanter l'hymne national parce que son grand-père était dans un zoo humain au début du XX^e siècle en tant que Kanak. Ce geste puissant a pu mettre en lumière la question coloniale française, qui est vraiment inhérente à la question du racisme français et qui est extrêmement tabou, encore aujourd'hui.

La figure de la lutte antiraciste dans le football reste Lilian Thuram. Au début du mois de juin, il a fait un entretien pour *The Guardian* où il y évoque les liens entre le racisme, la question de classe et la question LGBT, en tenant, comme à son habitude, un discours dénonçant le racisme systémique et son lien à la question coloniale. Récemment, encore une fois à *Mediapart*, lors d'un entretien, il s'est exprimé sur ce qu'on dénomme le privilège blanc, avec une fois de plus un discours politique extrêmement construit et qui est ancré dans la réalité des quartiers populaires. C'est vraiment une chance qu'on ait cette figure-là. Et ce n'est pas pour rien que le premier joueur de football qui ait posé son genou en hommage à George Floyd, soit son fils, Marcus Thuram, en Allemagne.

IRIS : Peut-on comparer l'activisme américain à celui de la France ou de l'Europe dans le domaine sportif ?

MICKAËL CORREIA : Je pense qu'il est difficilement, que ce soit pour la France ou pour l'Europe, comparable. Aux États-Unis, il y a vraiment une utilisation du sport à travers cette culture autour du « grand récit » de la nation américaine. En plus du cinéma avec l'industrie hollywoodienne et notamment la question du western, l'industrie du sport est aussi intimement liée à cette construction de l'histoire nationale américaine et de son identité. Rien par le sport américain même, on voit déjà qu'ils élaborent leurs propres pratiques sportives avec le baseball ou le football américain, en opposition à la Grande-Bretagne.

Dans le contexte américain, les grandes figures du sport sont aussi intimement liées aux valeurs américaines, c'est-à-dire le fait de pouvoir partir de rien, ce grand mythe d'arriver aux États-Unis avec un dollar en poche et de faire fortune, et il y a toute une idéologie autour de ça, encore plus dans le basket et au sein de la National Basketball Association (NBA). Encore aujourd'hui, avec

les grandes séries Netflix comme *The Last Dance*, il y a ce mythe-là de Michael Jordan qui a pu s'élever au sommet de l'industrie du sport. Mais en Europe, et en France aussi, le récit historique n'est quasiment pas lié au sport. En France, par exemple, c'est seulement depuis peu que quelques universitaires disent que la victoire des Bleus en Coupe du monde de 1998 est une date historique, alors qu'aux États-Unis c'est quelque chose qui ne fait même pas débat.

Deuxièmement, il y a une longue tradition de figures activistes aux États-Unis. On pense à Jesse Owens aux Jeux olympiques de Berlin en 1936, les deux fameux athlètes noirs Tommie Smith et John Carlos qui ont levé le poing aux Jeux de Mexico en 1968, et évidemment, Mohammed Ali dans les années 1960-1970 sur le ring. Plus récemment, il y a Colin Kaepernick sur le football américain depuis 2016 qui s'agenouillait pendant l'hymne national américain pour dénoncer le racisme aux États-Unis et qui a été suivi par Megan Rapinoe, la première blanche à s'agenouiller en solidarité avec Kaepernick. Même Michael Jordan, qui a toujours refusé de se positionner d'un point de vue politique, a exprimé son soutien au mouvement *Black Lives Matter*. En France, c'est plus compliqué de sortir des grands noms d'activistes, car il n'y a pas vraiment cette tradition du personnage qui va être médiatisé et porteur d'une grande cause.

En plus de ces deux raisons-là, le fait que le sport soit constitutif au grand récit de l'identité américaine et avec cette tradition activiste, il y a aussi une particularité qui est que le sport a toujours été un grand espace de visibilité et un ascenseur social pour la communauté africaine-américaine. La NBA, c'est vraiment l'exemple parfait des jeunes africains-américains issus des ghettos noirs des grandes métropoles qui se retrouvent dans ces grandes franchises internationales. Tout cela est très particulier aux États-Unis et on ne le retrouve pas du tout en Europe.

IRIS : Une telle mobilisation s'est-elle déjà vue dans le monde du sport, sur ce sujet comme sur d'autres ?

MICKAËL CORREIA : C'est une bonne question et je n'en ai pas l'impression. Cela me fait penser au boycott des Jeux en 1936 où, justement, il y avait à l'époque de grandes fédérations de sport ancrées à gauche, affiliées au Parti communiste ou socialiste, qui avaient eu l'idée de faire une contre-Olympiade en opposition aux Jeux d'Hitler à Barcelone. Dans toute l'Europe, ces milieux sportifs se sont pleinement engagés pour boycotter ce qu'ils appelaient les Jeux olympiques de la

honte. C'était un des premiers grands gestes ambitieux en termes de mobilisation dans le monde du sport, même si ça a été extrêmement et intimement lié aux à un parti politique. Ensuite, il y a aussi tous les grands boycotts sportifs qui ont lieu pendant la Guerre froide avec les États-Unis d'un côté et les Jeux olympiques de Moscou d'un autre. Mais cela reste de la géopolitique pure, portant moins sur des questions sociales comme le racisme. Enfin, je pense aussi au boycott contre l'Afrique du Sud, contre l'apartheid à partir des années 1970.

Je ne pense pas qu'il y ait eu de mobilisation comme celle-ci, c'est-à-dire d'ampleur transnationale, qui soit totalement indépendante de la géopolitique, du pouvoir politique d'un pays ou d'une organisation politique.

IRIS : Selon vous, cette mobilisation peut-elle contribuer à faire des sportifs et sportives des acteurs « politiques » à part entière ?

MICKAËL CORREIA : Cela peut y participer, même s'il est toujours compliqué de savoir ce que l'on entend par « acteur politique » ou ce qui est « politique ». Selon moi, rien que le fait d'être un sportif de haut niveau a déjà une dimension politique à proprement parler. Pour revenir sur Mbappé, par exemple, son parcours, le fait qu'il vienne de Bondy et soit métis, est déjà quelque chose de politique. Lui-même, je pense, commence à s'en rendre compte. Il y a quelques mois, il a écrit « Lettre aux enfants de Bondy » dans laquelle il se remémore son enfance à Bondy et explique à la jeunesse qu'il ne faut pas avoir peur de rêver. Au-delà de cette lettre, rien déjà par le fait d'être un joueur professionnel de ce niveau-là, c'est un geste politique à l'égard d'une jeunesse précarisée.

Après, il y a quelques autres gestes qui peuvent être très anodins, mais qui ont une dimension politique aussi sur le football. En ce qui concerne la mobilisation LGBT, et la question du *coming-out* dans le sport et encore plus dans le football, Antoine Griezmann en couverture de Têtu est clairement lourd de sens politiquement. Encore dernièrement, Guillaume Cizeron a fait son coming-out en Une de L'Équipe, et c'est un autre exemple de geste qui montre que ces sportifs sont déjà des acteurs politiques à part entière.

Il faut noter que cette politisation des joueurs dans le football, parce que c'est ce sport que je connais le mieux, a suivi la politisation de la société. Par exemple, la formation du premier

syndicat de footballeurs et l'organisation de la toute première grève se passent à Manchester au début du XX^e siècle. Manchester, à l'époque, était vraiment l'effervescence de l'agitation syndicale en Europe, et notamment chez les sportifs. Un joueur comme Sócrates, qui a lutté pour la démocratie brésilienne, est quelqu'un qui est nourri du contexte très politisé de l'époque, empreint de marxisme, de luttes radicales, d'aspiration à plus de libertés individuelles. Je pense qu'aujourd'hui, justement, on assiste à une nouvelle phase de politisation de la société, notamment avec les questions féministes et raciales qui sont de plus en plus mises sur le devant de la scène. Forcément, cette nouvelle politisation touche aussi les sportifs.

Pour terminer, la seule peur que j'ai, c'est que cette politisation soit assimilée par l'industrie du sport et que cela devienne aussi un argument marketing. Nike l'a très bien compris et est dans une reconfiguration de son marketing avec la diffusion de messages beaucoup plus socialement ancrés, avec Colin Kaepernick ou Ada Hegerberg - une grande star du football féminin - en tant qu'égéries ou à travers des images de banlieues sur leur catalogue ou site internet français.

LES INSTITUTIONS SPORTIVES ET LA « NEUTRALITÉ » DU SPORT

La National Football League (NFL) avait interdit à ses joueurs de s'agenouiller lors de l'hymne américain joué en début de match, leur ôtant le droit de participer au mouvement de protestation « Take the Knee » débuté par Colin Kaepernick en 2016 pour dénoncer le racisme aux États-Unis. De son côté, la Fédération internationale Football Association (FIFA) condamne toute démonstration politique sur le terrain. Cependant, au vu des récentes manifestations et de la condamnation grandissante du racisme institutionnel des États-Unis, la NFL, ainsi que la ligue de football (soccer) américaine, ont levé l'interdiction de s'agenouiller et la FIFA a demandé à ce que les joueurs rendant hommage à George Floyd – l'homme afro-américain de 49 ans qui a été tué lors d'une interpellation policière à Minneapolis le mois dernier. Le Comité international olympique (CIO), quant à lui, a réaffirmé une fois de plus l'interdiction de s'agenouiller et toute autre manifestation politique.

IRIS : Historiquement, comment ces institutions sportives ont-elles promu et imposé l'idée que les athlètes – et leurs supporters – doivent demeurer apolitiques ?

MICKAËL CORREIA : Il faut remonter à l'histoire même de ces fédérations, que ce soient les

fédérations sportives ou le CIO. En France, une certaine aristocratie est à l'origine de ces fédérations. Dès le début, le grand mouvement sportif hexagonal va être chapeauté par une seule grande fédération omnisports appelée l'Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques, dirigée par Georges de Saint-Clair et le baron Pierre de Coubertin. Dès la création et l'avènement du sport de masse, on a cette aristocratie qui veut vraiment faire du sport quelque chose qui sert avant tout à cultiver l'entre-soi bourgeois. Les grands débats sur la question du professionnalisme dans le sport sont d'abord portés par les ouvriers qui apportent une revendication politique à l'époque, en déclarant que d'être sportif de haut niveau est un travail à part entière qui mérite salaire. Cela va vraiment mettre en horreur les dirigeants sportifs français, et la FIFA est créée en 1904 dans ce contexte-là, afin de tenter d'étouffer cette généralisation du modèle professionnel et sauvegarder la « noblesse » de la pratique sportive. En effet, on voit déjà comment, dès le début, dans la constitution même des grandes fédérations sportives – que ce soit la FIFA, la FFF pour parler football ou même le CIO – qu'il y a vraiment cette volonté de rester « neutre » et que la pratique sportive ne soit que l'objet de compétition pure entre athlètes sous les mythes de « l'égalité sportive » et de la « beauté du sport ».

Cela est vraiment hypocrite parce que le sport, et surtout lors de grands événements sportifs portés par le CIO ou la FIFA, a forcément ont une portée politique. Avant tout, il permet la mise en scène du corps – notamment de corps opprimés : ouvriers, noirs, féminins – dans un lieu public, à la vue de tous et notamment à la télévision dès l'après-guerre. Ces grandes fêtes sportives sont organisées dans un pays à un moment donné, qui peut être sujet à une dictature ou un régime autoritaire. Le fait que le CIO ait organisé les Jeux de 1936 sous Hitler ou en 2008 à Pékin est loin d'être anodin. Quand la Coupe du monde masculine de football est organisée en 1934 en Italie sous Benito Mussolini, en 1978 en Argentine sous le régime militaire de Jorge Rafael Videla, en 2018 en Russie et puis au Qatar en 2022, la FIFA valide intrinsèquement ces régimes autoritaires sous couvert d'apolitisme...

Enfin, les organisations sportives ont aussi imposé cet apparent apolitisme à travers des sanctions. Le CIO, il y a quelques jours, a réaffirmé que la pose du genou à terre serait sanctionnée lors des prochains Jeux de Tokyo. Et en ce qui concerne les fédérations sportives européennes, l'UEFA, par exemple, sanctionne tout message politique qui a lieu sur les pelouses et comme dans les tribunes. Ce maintien du mythe du sport apolitique est fait de façon très coercitive par les organisations sportives.

Dernière preuve de cet aspect coercitif, mais aussi de la nature des autorités sportives, la NBA s'opposait dans les années 1980 à tout positionnement politique, sous-pression des sponsors. Aujourd'hui, ses instances dirigeantes sont beaucoup plus progressistes, ce qui permet aux grands joueurs de la NBA de s'exprimer publiquement sur l'affaire Georges Floyd, *a contrario* de la NFL (la ligue de football américain) qui demeure très conservatrice et n'a pas hésité à sanctionner Colin Kaepernick pour son genou posé à terre en 2016.

IRIS : Comment expliquer que le mythe de l'apolitisme du sport bénéficie encore aujourd'hui d'une telle importance et justifie toujours l'interdiction des manifestations politiques des athlètes ?

MICKAËL CORREIA : Ce mythe est entretenu à travers l'histoire du sport, qui est écrite par l'institution. Cela concerne le sport, mais aussi n'importe quel domaine, dont l'histoire est écrite par les dominants. Dans mon livre, je tente de la réancrer dans une dimension sociale et politique qui va à l'encontre du mythe de l'apolitisme. Il suffit de visiter le site du CIO ou de la FIFA pour voir la manière dont ils parlent des compétitions qui ont eu lieu, en se concentrant exclusivement sur les résultats et records sportifs, tout en effaçant tout geste politique ou contexte social.

Il y a aussi la question de l'industrie du foot, et du sport généralement, qui est un business extrêmement rentable, ayant pour but de produire une image qui peut être vendue aujourd'hui à plusieurs milliards de spectateurs ; une compétition comme le Mondial de football, c'est plus de 3 milliards de téléspectateurs, donc il faut vraiment que cela reste le plus neutre et lisse possible pour qu'il puisse être vendu à travers la planète. L'enjeu ici est purement financier, l'objectif étant aussi de ne pas se froisser avec les pays hôtes ou les multinationales qui vont sponsoriser ces grandes compétitions. Quand la Russie accueille en 2018 la Coupe du monde de football ou les Jeux olympiques de Sotchi en 2014, bien évidemment que ces institutions vont tout faire pour sanctionner le moindre acte à portée politique pendant la compétition. Elles vont tout faire, à travers la sécurité dans les enceintes sportives, pour qu'aucun message politique n'émerge. Au niveau des multinationales sponsor, c'est exactement la même chose. Je peux donner l'exemple de Gazprom, une multinationale russe, premier producteur de gaz du monde et qui constitue un vrai outil géopolitique pour le Kremlin. Gazprom est le sponsor officiel de la Ligue des Champions, du Schalke 04 en Allemagne, de Chelsea FC il y a quelques années et a été un des

partenaires officiels du Mondial 2018. Ces grandes entreprises vont donner plusieurs dizaines de millions d'euros à la FIFA pour s'acheter une respectabilité à l'échelle internationale. Donc quand Gazprom met de l'agent sur la table, ce n'est pas pour que son nom soit entaché par des contestations politiques lors de compétitions. ■

OBSERVATOIRE GÉOSTRATÉGIQUE DU SPORT

LE SPORT DEVIENT-IL MILITANT ?

Entretien avec Mickaël CORREIA / JOURNALISTE, AUTEUR DE « UNE HISTOIRE POPULAIRE DU FOOTBALL » (2018)

Réalisé par Estelle BRUN / Assistante de recherche à l'IRIS

JUIN 2020

Un observatoire du

PROGRAMME SPORT ET RELATIONS INTERNATIONALES

Sous la direction de Carole GOMEZ, directrice de recherche à l'IRIS (gomez@iris-france.org)
et Pim VERSCHUUREN, chercheur associé à l'IRIS (verschuuren@iris-france.org)

© IRIS

Tous droits réservés

INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATÉGIQUES

2 bis rue Mercoeur

75011 PARIS / France

T. + 33 (0) 1 53 27 60 60

contact@iris-france.org

@InstitutIRIS

www.iris-france.org